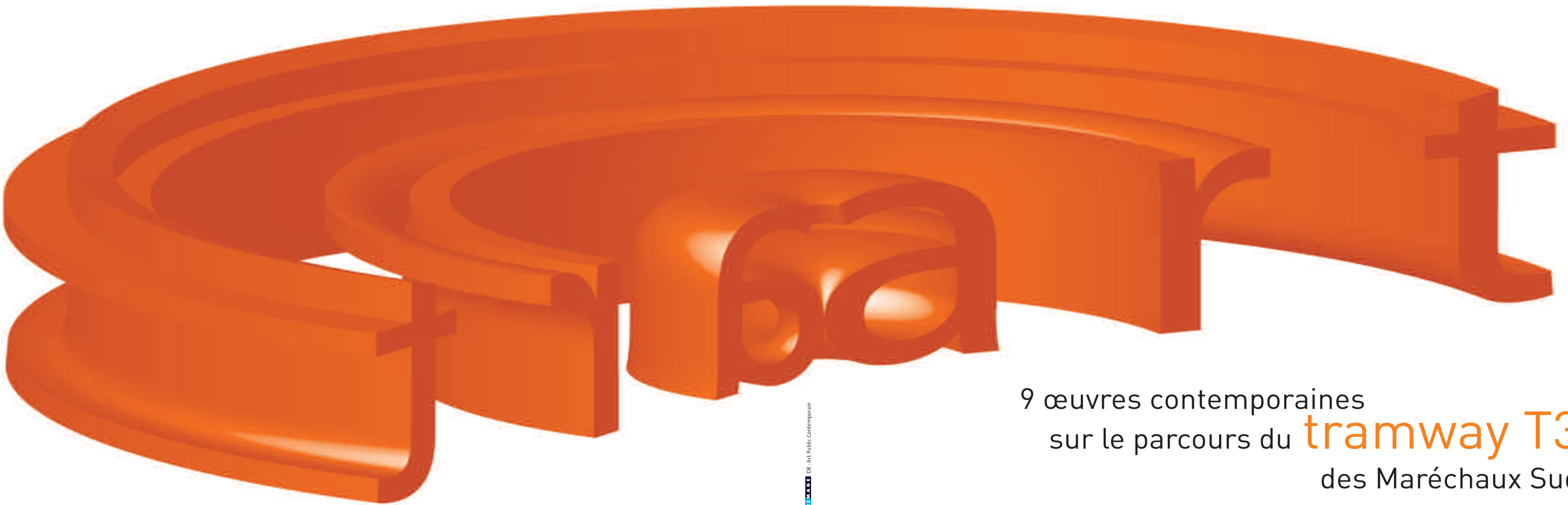


L'art dans la ville



9 œuvres contemporaines
sur le parcours du **tramway T3**
des Maréchaux Sud

PARIS 1801
DR - Art Public Contemporain

MAIRIE DE PARIS
DIRECTION GÉNÉRALE DE L'INFORMATION
ET DE LA COMMUNICATION
DIRECTION DES AFFAIRES CULTURELLES

Pour toute information
info paris
Le 3975
Paris.fr
*Prix d'un appel local à partir d'un poste fixe

MAIRIE DE PARIS



 **île de France**



Ministère
Culture
communication

La conception de la ligne de tramway entre la porte d'Ivry et le pont du Garigliano, dans les 13^e, 14^e et 15^e arrondissements, a été intégrée dans un projet d'aménagement urbain et paysager d'ensemble. Ce boulevard jardiné ouvre sur une nouvelle conception de la ville, dans laquelle on ne circule pas seulement mais où l'on vit. Dans cette perspective, faire place à l'art contemporain dans l'espace urbain fut d'emblée un choix de la municipalité. Ce programme artistique est cofinancé par la Ville de Paris et la Région Île-de-France, avec le soutien pour certaines œuvres au titre de la commande publique du Ministère de la culture et de la communication / Délégation aux arts plastiques. De grands artistes contemporains d'envergure internationale ont été invités à imaginer des projets qui fassent sens autour du tramway T3.

Christian **Boltanski** / Angela **Bulloch** / Sophie **Calle** / Franck O. **Gehry**
Didier **Fiuza Faustino** / Dan **Graham** / Peter **Kogler** / Bertrand **Lavier** / Claude **Lévêque**

Ces artistes ont pensé leurs œuvres en fonction de leur vision de la ville, comme un projet artistique et urbain.



L'art dans la ville

Rythmer les allers-retours quotidiens par la confrontation à l'art contemporain, désormais « installé » au cœur de la cité : c'est l'ambition inédite de ce parcours des Maréchaux Sud. Ici, le tramway devient plus qu'un mode de déplacement moderne : il invite aussi à découvrir les œuvres d'artistes de renommée internationale et à vivre ainsi l'émotion qui naît de leurs créations.

Bertrand Delanoë
Maire de Paris

La Région Île-de-France, partenaire de toutes les cultures et chef de file des transports publics franciliens, est fière de s'être associée à cette initiative ambitieuse qui crée les conditions d'une rencontre inédite entre l'utile et l'agréable, le pratique et le ludique, le nécessaire et l'essentiel.

Jean-Paul Huchon
Président de la Région Île-de-France

15^e arrondissement

Au milieu du pont du Garigliano, Sophie Calle a fait appel au talent de l'architecte américain Franck O. Gehry pour imaginer une cabine téléphonique hors norme. L'artiste s'est engagée à téléphoner plusieurs fois par semaine pour s'entretenir avec les passants et leur raconter des histoires.

Dan Graham, illustre artiste américain connu pour ses propositions en espace urbain, installe devant le Parc des expositions de la Porte de Versailles une « folie urbaine » dans laquelle le passant circule librement.

14^e arrondissement

Créant une ligne d'horizon à l'approche du pont de Vanves qui sépare les 14^e et 15^e arrondissements, l'artiste autrichien Peter Kogler dispose sur le tablier Est de cet ouvrage des motifs changeants.

Angela Bulloch propose une ligne lumineuse soulignant l'architecture de l'Institut de puériculture de Paris et dont le mouvement des lumières évoque celui du tramway.

L'œuvre de Claude Lévêque s'inscrit fortement dans le paysage. Surmontant le petit bâtiment de l'aqueduc de la Vanne d'une sorte de miroir d'eau métallique, il souligne une perspective de l'espace urbain et lui offre un reflet changeant.

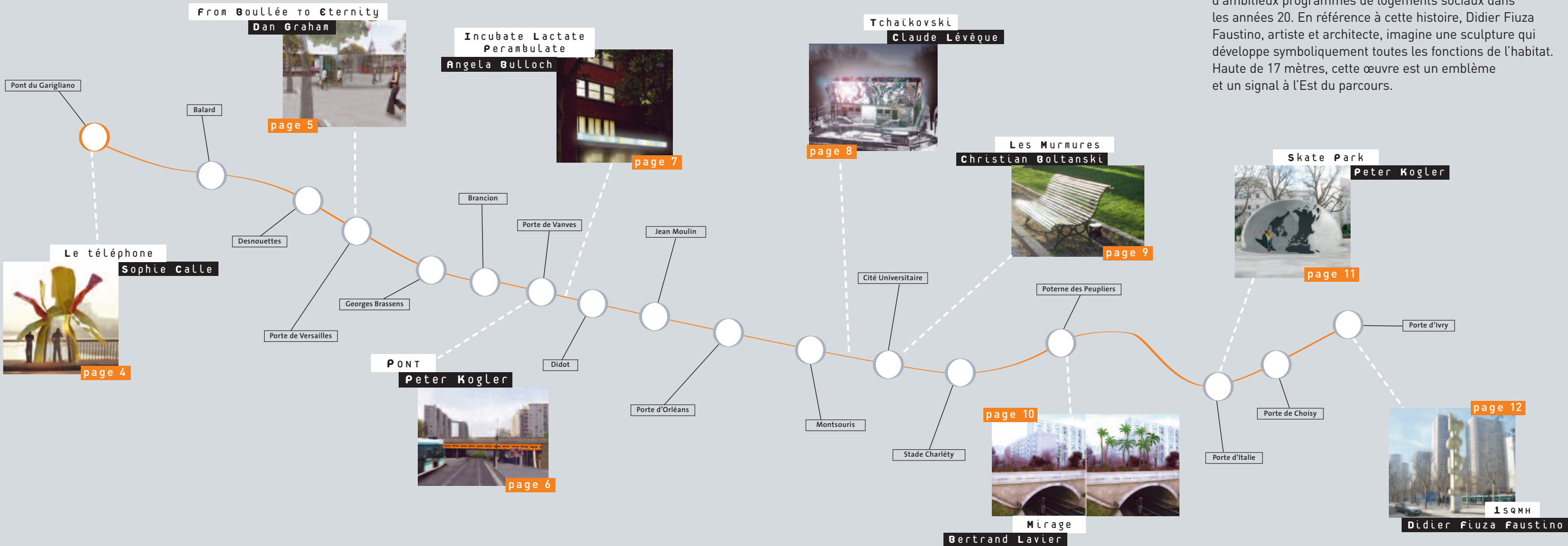
Dans un jeu intime avec les promeneurs du parc Montsouris proposé par Christian Boltanski, la diffusion de messages amoureux en différentes langues sera déclenchée par le fait de s'asseoir sur certains bancs.

13^e arrondissement

Le square Robert Bajac accueille une œuvre de Peter Kogler : un *Skate Park* en forme de globe terrestre inversé qui pourra être utilisé par les visiteurs.

L'œuvre imaginée par Bertrand Lavier fait apparaître aux passants de la Poterne des Peupliers, chaque heure, un mirage de palmiers.

Les plus grands architectes du XX^e siècle, de Patou à Le Corbusier, ont construit le long de ces boulevards qui ont aussi vu s'installer, à la place des fortifications détruites, d'ambitieux programmes de logements sociaux dans les années 20. En référence à cette histoire, Didier Fiuza Faustino, artiste et architecte, imagine une sculpture qui développe symboliquement toutes les fonctions de l'habitat. Haute de 17 mètres, cette œuvre est un emblème et un signal à l'Est du parcours.

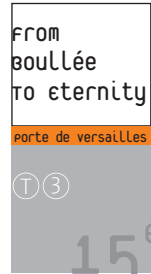


Artiste aussi inclassable que surprenante, **Sophie Calle** procède par effractions, dissimulations, jeux de piste et de cache-cache. La veine dans laquelle s'inscrivent ses travaux reflète une relation entre l'art et la vie qui laisse une place importante à l'affect et au sentiment, distincte du registre neutre, distancié et informatif des œuvres conceptuelles. L'artiste échafaude projets, récits et enquêtes dans lesquels elle-même intervient, tantôt en tant que simple témoin, tantôt en tant qu'héroïne. Elle construit des règles du jeu et des rituels dans le but d'améliorer sa vie, de lui rendre sa dimension existentielle. Fiction et réalité, intimité et aventure se confondent ostensiblement au cœur de son œuvre, qui apparaît comme une tentative de reconstruction de soi à travers l'histoire de l'autre.



Sophie Calle a fait appel à Frank O. Gehry, artiste-sculpteur et architecte de renom, à qui elle a demandé de dessiner un réceptacle destiné à abriter un téléphone public. En sollicitant l'un des architectes les plus renommés au monde, elle souhaitait obtenir une forme aussi éloignée que possible de ce qu'on a l'habitude de voir en matière de mobilier urbain. Il s'agit d'une véritable sculpture dans le plus pur style de l'architecte du musée Guggenheim de Bilbao. La cabine téléphonique qu'il conçoit est une monumentale fleur aux larges pétales métalliques qui se déploie au-dessus de la Seine.

À l'intérieur se trouve un téléphone au fonctionnement un peu particulier. Le visiteur ne peut en effet appeler mais il est invité à décrocher lorsque le téléphone sonne. Sophie Calle propose ici un dispositif dans lequel les amateurs curieux d'écouter ses histoires peuvent tenter leur chance et peut-être lui confier un peu de la leur.



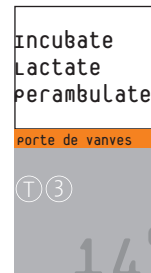
Dans la lignée de ses pavillons, Dan Graham conçoit ici une architecture-sculpture à échelle humaine. Singulière « salle d'attente » située à quelques mètres de la station de tramway, elle est composée de deux arcs de cercle imbriqués. Sa structure en miroir sans tain permet au passant de se réfléchir sur les parois, de voir et d'être vu à la fois. Le piéton parisien devient ainsi partie intégrante de l'œuvre. Poursuivant une réflexion sur l'espace urbain entamée dans les années 70 avec des matériaux transparents (verre, miroir), l'artiste joue ainsi des oppositions intérieur/extérieur, public/privé, opaque/transparent, observateur/observé. Si le verre renvoie à la volonté de transparence qui caractérise le projet du tramway, la forme et le choix des matériaux font surtout écho à l'architecture moderniste en verre répandue dans les grandes villes occidentales et aux constructions environnantes, en particulier la voûte hémisphérique du Palais des Sports.

Dan Graham est une figure majeure, depuis plus de trente ans, de la pensée artistique de l'après-pop art et est un contemporain du minimalisme. Récusant l'idée d'une autonomie de l'art, il investit tous les modes d'expression qui lui permettent d'interroger les fonctions historiques, sociales, et idéologiques de la culture contemporaine. Dans ses performances, ses installations et ses constructions architecturales, il met en balance les notions de privé et de public, de performeur et de spectateur, d'objectivité et de subjectivité. Son travail critique sur la notion même de regard lui permet de manipuler la perception du spectateur avec des projections, des vidéos en circuit fermé, des miroirs, des dispositifs dans lesquels la perception du temps et de l'espace est perturbée. Cette œuvre hybride est aujourd'hui représentée dans les plus grands musées européens et américains et influence de nombreux artistes.



Peter Kogler est devenu depuis les années 80 un des principaux artistes autrichiens. D'abord largement influencé par le minimalisme et le pop art, il s'achemine vers un travail sur le signe qui s'inspire de la sérialité. Il se démarque pourtant de ces références, en préférant à des signes abstraits un répertoire figuratif. Les motifs qui ont fait sa célébrité dans le monde entier sont essentiellement les fourmis, les tuyaux ou les méandres du cerveau humain. Sous forme de papiers peints ou de projections, ils adhèrent à l'architecture, reprenant les données de l'espace ou du bâtiment tout en semblant les annuler. Dès le début des années 80, ses œuvres sont réalisées sur ordinateur, ce qui lui permet de concevoir des décors animés encore plus monumentaux. Les mêmes motifs sont organisés en séquences hypnotiques. Alors qu'il s'approprie de plus en plus l'espace urbain, ses œuvres font écho à la dynamique et aux réseaux qui le composent.

Le projet de Peter Kogler consiste à « habiller » le pont de la porte de Vanves à l'aide d'une animation. Un panneau lumineux souligne le linteau du pont, grâce à un défilé de fourmis ou encore un planisphère déployé. L'artiste isole les modules de base sur son ordinateur, puis il varie leur enchaînement, leur mouvement et leur imprime un rythme, presque une chorégraphie. L'image animée devient partie intégrante du décor sous lequel se glisse le tramway. La mappemonde est l'illustration de la globalisation et des flux migratoires mais reflète aussi l'hétérogénéité parisienne. Historiquement, la périphérie de Paris a accueilli les populations venues d'ailleurs et les Maréchaux Sud, de la Cité internationale à la communauté chinoise de la porte de Choisy, sont un exemple de ce cosmopolitisme. Les fourmis, quant à elles, peuvent être envisagées comme un modèle d'organisation et d'ordre social ou comme une métaphore d'un flux de population urbaine en activité. Les deux images se répondent : l'effervescence des individus fait écho aux mutations du monde.



Angela Bulloch a longuement observé l'Institut de puériculture de Paris avant de proposer son projet. Elle a été sensible à la rigueur architecturale d'un bâtiment symbolique de la modernité des années 30 et à la contradiction entre cette austérité formelle et l'activité que le bâtiment abrite.

N'oubliant pas que l'emplacement de l'immeuble est lui aussi desservi par le tramway, Angela Bulloch a ainsi proposé une ligne lumineuse animée d'un mouvement comparable à celui des rames.

Composés de caissons lumineux qui sont comme des décompositions agrandies de l'image électronique, ces carrés arborent des couleurs pastel, réunissant ainsi dans un même geste une tradition formelle de l'architecture et une évocation du mouvement.

Angela Bulloch a commencé sa carrière à Londres il y a quinze ans. Outre des séries de photos, des vidéos, ou des compositions constituées de texte, elle crée des œuvres utilisant des technologies simples pour émettre du son, produire de la lumière ou du mouvement. Des installations dans les musées aux incursions dans l'espace urbain, Angela Bulloch s'approprie des objets du quotidien et leur donne une dimension qui excède leur fonction première en les animant. Son travail a notamment pris la forme de *pixels boxes*, petites boîtes lumineuses programmées selon un rythme précis et capables de générer 16 millions de couleurs différentes. Ces procédés sont mis en forme dans des installations et des compositions d'éléments modulables à l'infini, sélectionnés et arrangés en fonction d'un lieu spécifique. La dimension participative est jugée nécessaire : le spectateur doit expérimenter la manière dont il peut réellement s'impliquer dans une œuvre d'art.



Claude Lévêque compte aujourd’hui parmi les artistes français les plus importants de la scène contemporaine. Son travail est caractérisé par une approche à la fois sensorielle et mentale, dans laquelle le corps n’est plus l’instrument ou le véhicule de la forme, mais son récepteur privilégié. « Il faut mettre l’art là où il est indispensable, c’est-à-dire partout », affirme-t-il. Il investit ainsi indifféremment une cité HLM, un hôpital, une chambre de cité universitaire, des usines désaffectées ou des églises pour se distancier des lieux habituels de création et d’exposition. Il crée des installations spectaculaires qui mélangent attirance et répulsion pour déstabiliser le spectateur et déjouer son attitude contemplative. Claude Lévêque déploie ainsi un langage éminemment poétique en exacerbant notre perception de la réalité.

Fidèle à son intérêt pour les lieux singuliers, Claude Lévêque a élu domicile sur un aqueduc. L’artiste coiffe un modeste bâtiment en pierre des années 30, situé entre les deux parties de la Cité universitaire, d’une sorte de « diadème ». Ce dernier est composé de grands panneaux d’inox poli miroir. Le métal ondulé est traité à la manière d’une surface liquide, un plan d’eau scintillant de mille reflets. Cette image inversée se joue des lois de la pesanteur : un bassin se retrouve suspendu au-dessus de nos têtes et se confond avec le ciel. Le miroitement de ce « lac aérien » change sans cesse au gré des déplacements du tramway, des piétons ou de la course des nuages. Il reflète l’architecture alentour, à la manière de ces multiples images furtives qui parsèment une ville, des vitrines aux façades d’immeubles en passant par les fenêtres des transports en commun. En troublant de la sorte l’image du monde réel, Claude Lévêque se livre à une interrogation sur les apparences, mouvantes et insaisissables, et nous offre de voir autrement notre environnement.



Christian Boltanski imagine pour quelques bancs du parc Montsouris, une œuvre sonore à partir d’une série de confessions amoureuses énoncées par des étudiants résidant à Paris, exprimées dans la langue maternelle de chacun. Les enregistrements se déclenchent lorsqu’un visiteur s’assoit. Boltanski crée ici une situation paradoxale où la sphère privée, par le biais du secret, fait irruption dans l’espace public. Il renvoie ainsi à la proximité inévitable des gens en ville, en particulier dans les transports en commun, où l’on entend des conversations qui ne nous sont pas destinées. Cette œuvre qui utilise des langues multiples illustre le contexte cosmopolite dû à la présence importante d’étudiants étrangers dans ce périmètre, mais aussi le caractère multiculturel des boulevards des Maréchaux. Boltanski nous offre ici une œuvre intime et poétique, interprétation subtile et inattendue de la notion de commande publique.

Auteur d’une des œuvres majeures de notre époque, **Christian Boltanski** est l’un des artistes les plus reconnus de sa génération tant en France qu’à l’étranger. Il crée un univers original et poétique qu’il associe avec succès à une formidable faculté d’analyse critique de nos systèmes de représentation et de nos rêves. Dès la fin des années 60, il s’éloigne de la peinture de ses débuts pour expérimenter d’autres modes d’expression. À travers ces matériaux, il intègre à son travail des éléments issus de son univers personnel, au point que sa biographie devient l’un de ses principaux thèmes de création. Vie et œuvre se confondent cependant dans la mesure où l’artiste construit des épisodes d’une vie fictive, en utilisant des objets qui ne lui ont pas appartenu. Ces éléments, à l’apparence modeste voire dérisoire, possèdent un fort pouvoir d’évocation. Les pièces des dernières années s’articulent davantage autour de thèmes comme la disparition et le souvenir, et apparaissent comme des espaces de méditation ou de recueillement.



Lavier

bertrand

Né en 1949 en France
Vit et travaille à Paris et à Aignay-le-Duc

Depuis le début des années 70, **Bertrand Lavier** élabore une œuvre polymorphe qui s'attache à brouiller les définitions et les catégories esthétiques établies. Militant d'une indistinction entre art et non-art, entre valeur d'exposition et valeur d'usage, il s'interroge sur le statut des objets qui nous entourent. Par quels procédés deviennent-ils des œuvres d'art ? Bertrand Lavier cherche à perturber notre perception de l'art et du réel en créant ce qu'il appelle des « zones de turbulence ». Il suscite des rencontres inattendues, voire incongrues, entre des productions hétéroclites issues de la société de consommation, par le biais de procédés tels que superposition, hybridation, déplacement, recadrage ou agrandissement. Bertrand Lavier fait aujourd'hui partie des artistes européens majeurs.



Bertrand Lavier a imaginé une œuvre qui serait un mirage. Un ensemble de palmiers venus de nulle part fait irruption, hors d'atteinte, dans la perspective de la rue des Peupliers. Les motifs, découpés dans des plaques de métal recouvertes de résine peinte, sont en fait actionnés par un mécanisme de théâtre et émergent par intermittence. Reprenant un principe de télescopage qui lui est cher, où la représentation se substitue parfois à la réalité, il jette un trouble sur la perception que nous avons de celle-ci. Cette vision séduisante nous renvoie aussi à une forme d'évasion, où la notion de déplacement excède le simple trajet domicile/travail pour se faire support d'un voyage imaginaire vers des contrées lointaines et exotiques. Diplômé d'horticulture, Bertrand Lavier est particulièrement sensible à la question du paysage. Les palmiers deviennent ici une extrapolation du projet de boulevard paysagé et font écho à une certaine conception de l'aménagement urbain qui multiplie les espaces verts dans le béton des villes, comme autant d'espaces de liberté.



mirage

poterne des
peupliers
T ③

13^e

skate
park

porte d'Italie
T ③

13^e

Les deux projets de Peter Kogler fonctionnent comme deux parties d'une même œuvre. On retrouve à la porte d'Italie le motif de planisphère, comme échappé de l'animation du pont de la Porte de Vanves pour venir se poser dans le square Robert Bajac. La mappemonde s'applique ici sur une sculpture de béton, un « bol » constitué de deux formes concaves imbriquées. Avec ce fragment de globe terrestre inversé, il offre une image du monde « en creux » en même temps qu'une surface d'accueil. En effet, cette sculpture s'offre à la contemplation tout en étant mise à disposition des riverains pour un usage ludique. Sa forme incurvée et son traitement spécifique en font une aire de jeu idéale à l'usage des amateurs de skate-board ou de roller. L'œuvre pose ainsi la question de la mobilité en milieu urbain en se présentant comme un espace voué au déplacement mais aussi en renvoyant à la « culture urbaine ».



Peter Kogler est devenu depuis les années 80 un des principaux artistes autrichiens. D'abord largement influencé par le minimalisme et le pop art, il s'achemine vers un travail sur le signe qui s'inspire de la sérialité. Il se démarque pourtant de ces références, en préférant à des signes abstraits un répertoire figuratif. Les motifs qui ont fait sa célébrité dans le monde entier sont essentiellement les fourmis, les tuyaux ou les méandres du cerveau humain. Sous forme de papiers peints ou de projections, ils adhèrent à l'architecture, reprenant les données de l'espace ou du bâtiment tout en semblant les annuler. Dès le début des années 80, ses œuvres sont réalisées sur ordinateur, ce qui lui permet de concevoir des décors animés encore plus monumentaux. Les mêmes motifs sont organisés en séquences hypnotiques. Alors qu'il s'approprie de plus en plus l'espace urbain, ses œuvres font écho à la dynamique et aux réseaux qui le composent.

Vit et travaille à Vienne

Né en 1959 en Autriche

peter

kogler



Didier Faustino se définit comme un alchimiste, à la fois architecte, artiste et rédacteur de revue. Privilégiant le travail en équipe, il s'adjoint les collaborations de designers, de mécaniciens, d'ingénieurs, de graphistes, et œuvre au sein d'un cabinet d'architectes qu'il a lui-même fondé, le Bureau des Mésarchitectures. Son approche de l'architecture, résolument multiforme, va de l'expérimentation à l'installation et s'ancre dans une réflexion sur le corps humain et ses déplacements. L'habitat y est envisagé comme une extension de soi, à la fois physique et mentale. Ses constructions sont des espaces de prise de conscience sensorielle, que l'on peut sculpter selon ses propres actions, ses propres désirs. Didier Faustino explore aussi l'interface entre espaces physiques, politiques et urbains. Selon lui, l'architecture contribue à intensifier les situations et sert d'« outil pour exacerber nos sens et aiguïser notre conscience de la réalité qui tend à s'effacer sous l'effet de la vitesse et de la surinformation ».

Didier Fluza Faustino propose un totem contemporain de 17 mètres de haut constitué de divers modules géométriques empilés à la manière d'un jeu de construction. Cet objet hybride oscille entre sculpture et architecture : la transparence des plaques de résine qui composent la forme laisse deviner une surface habitable comprenant cuisine, chambre, salon, toilettes. On distingue même une échelle qui distribue les différents étages. La superficie de chaque pièce reprend précisément l'emprise au sol du bâtiment, sa « surface hors œuvre nette » (SHON) de 1 m². Faustino fait sienne l'idée d'une œuvre à habiter, de manière quasi littérale. Celle-ci s'impose subtilement dans son environnement et joue le rôle d'une véritable borne spatiale, un phare en perspective de la station la plus à l'est du tramway. Par ailleurs, elle fait écho à l'architecture alentour. Elle évoque aussi une architecture de science-fiction, dont l'élan vertical apparaît comme un modèle futuriste de développement urbain.

1 SQMH

porte d'ivry

T ③

13^e

“ Le tramway T3, mode de déplacement moderne, rapide, confortable et respectueux de l'environnement va considérablement faciliter la mobilité des Parisiens et Franciliens dès la fin 2006. Il va également transformer les Maréchaux en un boulevard urbain apaisé et accueillant. La Ville de Paris et la RATP ont attaché une grande importance à l'embellissement des boulevards (choix des matériaux, végétalisation, qualité du mobilier urbain et des stations, éclairage), confié à l'architecte Antoine Grumbach, au paysagiste Michel Desvigne et à l'éclairagiste Louis Clair. Le design du tramway a également fait l'objet d'une attention particulière. L'installation, tout au long du parcours du T3, d'œuvres d'art confiées à de grands artistes contemporains va parachever la transformation des boulevards et donner toute sa place à la culture dans l'espace public.

Denis BAUPIN
Adjoint au Maire de Paris,
chargé des Transports, de la Circulation,
du Stationnement et de la Voirie

“ Les nombreux voyageurs du tramway pourront aussi rêver en découvrant les œuvres créées pour les accompagner dans leur trajet quotidien. La Ville de Paris adresse ses profonds remerciements aux artistes qui ont bien voulu apporter leur talent à ce programme. L'accompagnement du tramway a pu voir le jour grâce à la contribution d'un comité d'experts et d'Ami Barak, chargé de mission de la Direction des Affaires culturelles sous l'autorité d'Hélène Font. Ce comité réunissait François Barré, Caroline Bourgeois, Michel Desvigne, Robert Fleck, Antoine Grumbach, Suzanne Pagé, André Schuch, la Région Île-de-France, la Délégation aux arts plastiques du Ministère de la culture et de la communication, la RATP représentée par Yo Kaminagai et la Mission Tramway représentée par Ghislaine Geffroy. Les maires des 13^e, 14^e et 15^e arrondissements, ainsi que leurs adjoints en charge de la Culture, ont également participé activement à la définition du programme.

Christophe Girard
Adjoint au Maire de Paris
chargé de la Culture